

Elias CANETTI
MASSE ET PUISSANCE
Traduction par Robert Rovini
Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines Paris, 1966
Collection Tel, 1986

Entre la psychologie individuelle et la sociologie, il y a un fossé au-dessus duquel quelques passerelles ont parfois été tentées. J'ai toujours ressenti comme un manque cette absence de dialogue entre ces deux mondes, tout aussi nécessaires l'un que l'autre. L'approche systémique a longtemps eu tendance à privilégier les mécanismes du groupe en ne considérant la psyché que comme une boîte noire.

C'est sans doute pourquoi j'ai un intérêt particulier, et une gratitude intense, pour des penseurs tels que Georg SIMMEL ou Edgar MORIN, ou encore Vladimir JANKLEVITCH. Autant d'auteurs qui tentent de penser l'homme en même temps comme individu *et* comme membre social : c'est-à-dire une unité dans une totalité, maintenant en permanence l'aporie de cette double exigence : on ne peut être soi que dans une relation d'appartenance qui menace en permanence d'engloutir ce soi.

Je peux désormais ajouter un nom à ce petit cercle d'inspireurs. J'aurais pu l'ajouter depuis longtemps si j'en avais entendu parler, ou si ma curiosité s'était doublée de davantage de culture ! C'est celui d'Elias CANETTI. A l'occasion d'une publication récente (et posthume¹) de ce prix Nobel de littérature 1981, je découvre son livre de référence, *Masse et Puissance*. Un livre étrange, écrit dans un style bien particulier. On peut le considérer comme une longue méditation – sa rédaction ne s'est-elle pas poursuivie sur une trentaine d'années ? – sur les ambivalences de l'individu face à ses rêves/besoins de puissance et d'individuation. On peut le lire aussi comme une suite de descriptions cliniques soigneuses, toujours appuyées sur des constatations variées. Impossible bien sûr de ne pas faire le rapprochement avec l'histoire de l'Allemagne. CANETTI, née en Bulgarie en 1905, a grandi en européen, entre, Lausanne, Vienne, Zurich, Frankfort, et Londres à partir de 1938², fuyant la montée du nazisme.

A l'inverse de l'idée commune d'un supposé désir de faire société, Elias CANETTI part de l'axiome qu'« *il n'est rien que l'homme ne redoute davantage que le contact de l'inconnu* ». C'est la première phrase du livre, et s'en sera l'épine dorsale jusqu'au bout. Savait-il que cette peur n'apparaît qu'au neuvième mois de la vie, une fois la familiarité des proches acquise ? Mais aussitôt après cette affirmation, vient la possibilité d'un remède : « *dès lors qu'on s'est abandonné à la masse, on ne redoute pas son contact.* » La fusion, remède à la solitude, mais remède dangereux, insupportable même, tellement il est ambivalent.

Chaque partie du livre traite un thème particulier, l'illustrant d'exemples tirés de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la mythologie, et de textes fondateurs des religions. Il distingue d'abord différentes qualités des « masses » pour aboutir à une certaine typologie clinique : « *masses ameutées* », « *de fuite* », « *de refus* », « *de renversement* », « *de fête* », « *double* », et les « *cristaux de masse* », c'est attracteurs qui les préparent. Et il distingue les masses des meutes, avec là encore une typologie bien particulière : « *meutes de chasse* », « *meutes guerrières* », « *meutes funèbres* », « *meute de multiplication* », et les passages des une aux autres. Les illustrations en lien avec les religions prennent une étrange actualité, cinquante ans après leur rédaction. De même, il éclaire d'une lumière aiguë les différences nationales (des stéréotypes diraient certains), donnant du même coup une compréhension renouvelée de la prise du pouvoir par Hitler,

¹ Elias CANETTI. *Le livre contre la mort*. Postface de Peter von Matt, traduction de Bernard Kreiss. Albin Michel, Paris, 2018.

² Il prendra la nationalité anglaise en 1952, mais écrira son œuvre en allemand.

favorisée par un traité de Versailles irrespectueux de ces composantes nationales singulières.

Suit une longue réflexion sur le survivant, et sa position ambivalente, son sentiment d'immortalité et sa relation aux morts qu'il domine et aux vivants qui l'héroïsent et le craignent.

Une réflexion à propos du pouvoir, plus immédiat et directement incarné que la puissance, le conduit à noter au passage que « *questionner, c'est entrer par force* » (p303), ce dont devraient se souvenir tous les accompagnants quels qu'ils soient. Puis il repense la question de l'ordre, de l'impératif, qu'il relie fondamentalement à la fuite, c'est-à-dire à un danger. Tout ordre est ainsi menace de mort, devenue implicite, oubliée, mais toujours présente et active. Tout ordre laisse en celui qui le reçoit un « *aiguillon* », une souffrance, une peur, dont il faut se débarrasser d'une manière ou d'une autre. Le plus simple étant de le transmettre. Il insiste sur la nécessité, pour celui qui doit manifester sa puissance d'utiliser son pouvoir de mort (condamner, tuer) et de vie (gracier) et illustre le sort peu enviable, parfois prévu largement à l'avance, réservé à celui qui assume cette fonction.

Suivant son fil invisible, le livre se poursuit par la prise en compte de la *métamorphose*, à la fois fuite et pouvoir, inscrite dans les masques et limitée dans le totémisme, ou interdite pour maintenir l'ordre hiérarchique.

Toujours surprenant, Elias CANETTI choisit le chef d'orchestre, serviteur de la musique, comme le symbole le plus illustratif de la puissance : il combine en lui toutes les caractéristiques de l'autorité : debout face à ceux qui, assis, lui obéissent (les musiciens) et devant ceux, silencieux et immobiles, qui le suivent (les spectateurs).

Toute réflexion sur le pouvoir rencontre nécessairement la paranoïa. Et c'est le président SCHREBER, sans aucune allusion ni référence au travail de FREUD, qui, à ses yeux, rassemble toutes les caractéristiques des processus de la puissance, toutes ses ambivalences. Ce qui fait pour lui de ces « *mémoires d'un névropathe* » quelque chose de beaucoup plus universel qu'un cas psychiatrique.

A la lumière des évolutions récentes, il réécrirait probablement la conclusion de *Masse et Puissance*. Elle contient la croyance d'une époque qui opposait production de richesse et guerre. Ainsi ici encore³, il nous est dit que « *de par sa nature profonde, la production est pacifique.* » et, à propos de l'opposition de l'Est et de l'Ouest, énormes « *masses doubles* », qu'« *il n'est plus vrai qu'ils cherchent à se détruire : ils ne veulent que se surpasser l'un l'autre.* », négligeant que la guerre économique est une véritable guerre qui se nourrit aussi de ses anciennes formes. Il n'est même pas certain qu'elle recule devant la menace atomique, capable de détruire la totalité du monde construit par les humains. « *Chaque pays se montre enclin aujourd'hui à protéger sa production plus encore que ses gens* » constate-t-il. Nous avons fait un pas de plus, nous sommes aujourd'hui, au nom des gens eux-mêmes, « *nous first* », capables de défendre la production (la nôtre) Et la destruction (des autres gens). Pour CANETTI, il faudrait tenir compte de la logique du survivant, celle qui nourrit la puissance du despote, qui soutient l'ordre et les ordres, qui nécessite toujours de tuer pour s'affirmer, et dont la tendance, profondément paranoïaque, avec l'arme atomique à son service, nous met tous en danger : « *Le survivant est le mal originel de l'humanité, sa malédiction, et peut-être sa perte.* » et donc « *La plus grande question, on pourrait dire la seule, est maintenant de savoir s'il reste une possibilité d'avoir prise sur le survivant aux proportions désormais monstrueuses* ». Il semble qu'aujourd'hui nous soyons loin de sortir du désir de puissance, or, « *la mort servant de menace est la monnaie de la puissance. Il est facile ici de l'empiler pièce sur pièce et d'en accumuler d'énormes capitaux.* » Il est à craindre que ce qui n'était là que métaphore ne soit devenue réalité.

³ Beaucoup d'économistes, et Georg SIMMEL aussi, reprennent cette idée que l'échange commercial est un substitut positif pacifique au vol et à la violence du pillage.